

CORRIGE Lecture linéaire n°1 :

**Colette, Les Vrilles de la vigne, Jour gris, « J'appartiens à un pays que j'ai quitté... »(1908)
Parcours : La contemplation du monde**

Introduction

Gabrielle Sidonie Colette (1873-1954) qui choisira comme nom de plume le patronyme¹ *Colette* est une figure majeure de la littérature du XX^{ème} siècle.

Elle quitte sa bourgogne natale à 20 ans pour épouser Henri Gauthier Villars (dit Willy), un journaliste parisien en vogue. C'est lui qui poussera Colette à écrire ses premiers cahiers de souvenirs d'enfance qui deviendront une série de romans à succès, les Claudine.

Colette ne cessera plus d'écrire : sur l'amour, la désillusion, les animaux, le pays natal...et les absents. Vers 1905, le mariage de Colette et Willy va mal et Colette cherche à s'émanciper de cet époux volage qu'elle a néanmoins follement aimé. Elle va alors défier tous les codes et vivre une existence transgressive pour l'époque aux côtés de Mathilde de Morny, alias Missy, (fille du duc de Morny, nièce de Napoléon III et veuve du marquis de Belbeuf) dite Missy, une aristocrate qui s'habille en homme, et se fait appeler « Oncle Max ». C'est à cette époque également qu'elle débute une carrière au music-hall sans pour autant cesser d'écrire. De 1907 à 1910, Colette se rend plusieurs fois en villégiature (en vacances) au Crotoy en baie de Somme dans la villa « Belle plage » de Missy. Et dans le recueil de nouvelles Les Vrilles de la vigne, publié en 1908, écrit un peu comme peignent les impressionnistes, par petites touches qui poétisent le réel, Colette mêle rêveries et réflexions sur des thèmes très divers. Trois nouvelles sont dédiées à Missy : *Nuit Blanche*, *Jour Gris* et *Le dernier feu*. Dans la nouvelle intitulée *Jour gris*, la narratrice, qui se trouve en baie de Somme, dans la villa « Belle plage » de Missy, se plaint d'être loin de son pays natal. S'en suit une rêverie éveillée parfois proche du poème en prose par la poésie de la langue dans laquelle Colette invite sa compagne et le lecteur à un voyage sensoriel dans son pays natal.

Notre fil directeur cherchera à montrer **comment les paysages de l'enfance perdue sont transfigurés par l'écriture**, et brouille la frontière fragile entre le réel et l'idéal.

Ou comment le désenchantement crée le reminiscence enchantée

Mouvements

J'appartiens à un pays que j'ai quitté.

Utilisation du pronom personnel de première personne « j' » (dimension autobiographique)

Phrase concise, simple dans sa formulation mais qui marque le déchirement entre la narratrice et son pays d'origine.

On le voit par l'opposition entre le présent (moment de l'énonciation) du verbe appartenir « *j'appartiens* » qui exprime un lien affectif fort avec ce pays, et le verbe "quitter" employé au passé composé « *que j'ai quitté* » dont la valeur est précisément de décrire une action passée qui est achevée mais qui peut avoir une incidence sur le présent. Cette incidence, c'est la nostalgie douloureuse, le sentiment de perte et de manque que l'on entend dans cette phrase, puisque il y a appartenance à ce qui n'est plus.

Tu ne peux empêcher qu'à cette heure s'y épanouisse au soleil toute une chevelure embaumée de forêts.

Tu ne peux empêcher

L'emploi de la 2^e personne « tu » introduit un interlocuteur ou plutôt une interlocutrice puisque le texte est dédié à M. c'est-à-dire à Missy. La négation « *Tu ne peux empêcher* » montre que ce lien au pays natal est plus fort que l'amour.

¹ Nom de famille du père

qu'à cette heure

Le compl. Circ. de temps « *qu'à cette heure* » marque une **simultanéité** entre ici et là-bas, et marque le **lien indestructible** qui unit la narratrice à ce pays ; même absente, elle le voit, elle l'entend, elle le touche...

s'y épanouisse au soleil

Le verbe « *épanouir* » et le « *soleil* » donnent vie au paysage, qui apparaît comme lumineux

toute une chevelure embaumée de forêts.

Quant à la **métaphore** de la "*chevelure embaumée de forêts*" elle nous fait pénétrer dans l'**univers onirique de Colette**, et cette métaphore **suggère la vitalité et la richesse de la nature**. Mais elle lui donne aussi une **dimension sensuelle** « *chevelure embaumée* » qui n'est pas sans rappeler le voyage baudelairien puisqu'ici aussi, **c'est l'olfactif** qui est convoqué « *embaumée* »..

Enfin l'assonance en « *é* » dans les mots "*épanouisse*", "*embaumée*", « *fôrets* » crée une harmonie sonore.

Rien ne peut empêcher qu'à cette heure l'herbe profonde y noie le pied des arbres, d'un vert délicieux et apaisant dont mon âme a soif...

Rien ne peut empêcher qu'à cette heure

Nouvelle **négation**, plus forte que la précédente, puisque le « *rien* » inclus aussi le « *tu* » et tout le reste « *Rien ne peut empêcher* ». La description de ce qui se passe « *là-bas* » envahit le présent : « *qu'à cette heure* » reprend la simultanéité précédente et donne l'impression que la narratrice se dédouble, à la fois ici et là-bas par le pouvoir de la mémoire.

l'herbe profonde y noie le pied des arbres, d'un vert délicieux et apaisant

Une mémoire réactivée par les sens : La métaphore de "*l'herbe profonde qui noie le pied des arbres*" évoque l'idée de profusion et de générosité de la nature . Le choix des adjectifs "**vert délicieux et apaisant**" donne une sensation de bien-être, de fraîcheur douce et se rapproche de la synesthésie

dont mon âme a soif...

« *la soif* » évoque ici la nostalgie du pays natal. Cet éloignement est comme un assèchement physique mais aussi spirituel. Les points de suspension laissent entendre ce manque

Viens, toi qui l'ignores, viens que je te dise tout bas : le parfum des bois de mon pays égale la fraise et la rose !

Viens, toi qui l'ignores, viens que je te dise tout bas

« *Viens* » x 2 : verbe à l'impératif présent de la deuxième personne renvoie à nouveau à cet autre que Colette s'apprête à mettre dans l'intimité de la confiance « *que je te dise tout bas* », la narratrice semble prête à dévoiler un secret dont elle détient la clé ; elle est une initiée face à celle qui « *ignore* »

le parfum des bois de mon pays égale la fraise et la rose² !

La comparaison "*le parfum des bois de mon pays égale la fraise et la rose*" fait à nouveau appel à l'olfactif et comporte une dimension **sensuelle**. Les **sens sont convoqués et réactivés au-delà de l'espace et du temps** (cf Proust)

L'adjectif possessif "*mon*" renforce l'attachement à la terre natale, et l'exclamative finale marque l'émotion qui envahit la narratrice.

Le verbe est au présent de vérité générale ce qui donne une **dimension atemporelle à la description**.

Tu jurerais, quand les taillis de ronces y sont en fleurs, qu'un fruit mûrit on ne sait où, - là-bas, ici, tout près, - un fruit insaisissable qu'on aspire en ouvrant les narines.

Tu jurerais

Inclusion de l'être aimé « *tu jurerais* », entraîné d'une certaine façon par la narratrice à travers ce pays de l'enfance

quand les taillis de ronces y sont en fleurs,

circonstanciel de temps qui indique le début de l'été, le foisonnement de la nature

qu'un fruit mûrit on ne sait où, - là-bas, ici, tout près, - un fruit insaisissable

Le ton se fait énigmatique, mystérieux, par la succession des trois locutions adverbiales « *- là-bas, ici, tout près,* » renforcé par les expressions "*on ne sait où*", "*fruit insaisissable*".

qu'on aspire en ouvrant les narines.

La proposition subordonnée relative "*qu'on aspire en ouvrant les narines*" évoque l'idée d'un parfum intense et envoûtant, qui suggère une **expérience sensorielle forte, presque animale** « *ouvrant les narines* ».

A travers les mots, l'auteure cherche à faire renaître les sensations de l'enfance et à les partager.

Tu jurerais, quand l'automne pénètre et meurtrit les feuillages tombés, qu'une pomme trop mûre vient de choir, et tu la cherches et tu la flaires ici, là-bas, tout près...

Tu jurerais,

Reprise anaphorique de « *Tu jurerais,* » qui donne au texte un ton incantatoire.

quand l'automne pénètre et meurtrit les feuillages tombés

Après l'été, l'automne ; le lexique change pour montrer les transformations du temps sur la nature « *pénètre* » « *meurtrit* » « *tombés* »

qu'une pomme trop mûre vient de choir,

Mais même en ces temps difficiles, la nature donne : « *qu'une pomme trop mûre vient de choir* »

² Dans la Rome antique, la fraise est le fruit de Venus, déesse de l'amour ; la rose est la fleur de l'amour par excellence

« et tu la cherches et tu la flaires »

L'olfactif à nouveau et le verbe « *flairer* » donne la sensation d'un rapport animal à la nature

ici, là-bas, tout près...

On retrouve la répétition des 3 des trois locutions adverbiales « - *là-bas, ici, tout près,* » qu'on avait précédemment (on dirait un sanglier). C'est comme une chasse au trésor...

Écoute encore, donne tes mains dans les miennes : si tu suivais, dans mon pays, un petit chemin que je connais, jaune et bordé de digitales d'un rose brûlant, tu croirais gravir le sentier enchanté qui mène hors de la vie...

Écoute encore

Maintenant, le verbe n'est plus au conditionnel mais **au présent** « *écoute* » : Le pays absent s'est substitué à la réalité. On a toujours cette inclusion de l'autre par l'utilisation de l'imperatif 2^{ème} de 2^{ème} personne « *écoute* ». Mais cette fois c'est l'auditif qui est convoqué.

donne tes mains dans les miennes :

la narratrice entraîne sa compagne (ou le lecteur) avec elle, physiquement maintenant . Le désir de faire connaître de partager se fait plus fort encore

« si tu suivais, dans mon pays, un petit chemin que je connais, jaune et bordé de digitales d'un rose brûlant »

La sub hypothétique « *si...* » ouvre la porte à l'impossible

Il s'agit de pénétrer dans le monde de la narratrice, dans l'intimité et les mystères de ce monde : « *mon pays* », « *petit chemin* » « *je connais* » il y a ici une forte valeur affective exprimée par le possessif « *mon* », l'adj « *petit* » et le verbe *connaître* à la 1^{ère} pers qui rappelle l'intimité entre la narratrice et son pays.

« jaune et bordé de digitales d'un rose brûlant » ;

La dimension poétique, **onirique** de la description fait ici appel à la vue « *jaune* », « *rose* » mais aussi au toucher puisque le rose est « *brûlant* ». C'est une description synesthésique.

« tu croirais gravir le sentier **enchanté** qui mène hors de la vie... »

Cette description onirique s'intensifie dans la suite de la phrase

« *enchanté* » ; « *hors de la vie* » : il s'agit bien d'une **recréation des paysages** de l'enfance qui mêle **les sensations , la mémoire, le présent, le passé...**

Le pays natal devient ainsi l'accès au paradis terrestre

Le chant bondissant des frelons fourrés de velours t'y entraîne et bat à tes oreilles comme le sang même de ton coeur, jusqu'à la forêt, là-haut, où finit le monde... C'est une forêt ancienne, oubliée des hommes... et toute pareille au paradis, écoute bien, car...

Le chant bondissant des frelons fourrés de velours t'y entraîne et bat à tes oreilles comme le sang même de ton coeur

C'est l'ouïe qui est à nouveau convoquée par le vol des frelons. Le son est suggéré par les allitérations en « f » et en « r » « *frelons fourrés de velours* » ; on a à nouveau ici une description synesthésique puisque son, vue et toucher fusionnent dans une image extrêmement poétique.

L'emploi du présent de l'indicatif

« Jusqu'à la forêt, là-haut, où finit le monde... C'est une forêt ancienne, oubliée des hommes... et toute pareille au paradis, écoute bien, car... »

L'exploration du pays natal débouche sur une échappée hors du monde, lieu magique ou forêt enchantée « *forêt ancienne, oubliée des hommes* ».

Les verbes sont au présent de l'indicatif « entraîne », « bat » « finit » « écoute » brouillant la frontière entre rêve et réalité. (passage du conditionnel à l'indicatif)

« *là-haut* », « *où finit le monde* » « *paradis* », il y a comme une ascension qui conduit en fait au commencement , car ce jardin d'Eden n'est autre que le paradis de l'enfance que Colette tentera si souvent de rejoindre par l'écriture . l'équivalence entre la forêt de l'enfance et le paradis est exprimé par « *toute pareille au paradis* » C'est le retour à un monde primitif, celui de l'enfance.

La nature, son évocation onirique la ramène à ses origines. la nostalgie ravive le passé et célèbre le pays natal (re)devenu Eden

L'espace réel a été idéalisé, transfiguré

écoute bien, car...

le rêve s'interrompt brutalement La présence de l'autre ramène la narratrice dans l'instant présent A plusieurs reprises on a affaire à un lyrisme dialogique par cette invitation à l'être aimé.

2° mouvement

Comme te voilà pâle et les yeux grands ! Que t'ai-je dit ? Je ne sais plus... je parlais, je parlais de mon pays, pour oublier la mer et le vent... Te voilà pâle, avec des yeux jaloux...

L'exclamative « *Comme te voilà pâle et les yeux grands !* et l'interrogative qui suit « *Que t'ai-je dit ?* » expriment la stupeur de l'être aimé et la surprise de la narratrice qui semble sortir d'un moment d'absence, d'un rêve solitaire _

Je ne sais plus... je parlais, je parlais de mon pays, pour oublier la mer et le vent...

La négation « *je ne sais plus* » et la répétition du verbe « *parlais* » à l'imparfait donne l'impression d'un monologue intérieur dans un état proche de l'ivresse et dont on ne se souvient déjà plus.

La préposition « pour » « **pour oublier la mer et le vent** » montre que les mots qui recréent le pays de l'enfance ont permis d'échapper au présent « **oublier la mer et le vent** » et à ce « *jour gris* »,

Te voilà pâle, avec des yeux jaloux...

Reprise de l'adjectif « *pâle* » qui marque la réaction forte de l'interlocutrice et l'emploi de l'adjectif "*jaloux*" témoigne de la force de la fusion entre Colette et le pays natal avec lequel aucun amour ne peut rivaliser.

Tu me rappelles à toi, tu me sens si lointaine... Il faut que je refasse le chemin, il faut qu'une fois encore j'arrache, de mon pays, toutes mes racines qui saignent...

Tu me rappelles à toi

deux propositions juxtaposées. La première montre que l'être aimé et la narratrice **ont été séparés** ; Colette n'a pas réussi à entraîner autrui dans son rêve car ce dernier était trop personnel. Mais c'est peut-être également la dimension accaparante de l'écriture qui est ici mise en scène, et la discorde que cela peut causer dans un couple. Entièrement absorbée par son travail d'auteure, Colette oublie la personne qui partage sa vie. Anaphore « il faut » ; prouve la difficulté qu'éprouve l'écrivaine pour revenir dans le monde réel, se sortir de l'état de transe provoqué par l'écriture. « toutes mes racines qui saignent » : le retour à la réalité est toujours une douleur, comme l'indique le verbe « saigner ».

« **Il faut qu'une fois encore j'arrache, de mon pays, toutes mes racines qui saignent** » .

Même l'ivresse du souvenir est « passagère » , elle n'a pas besoin de la proximité du lieu mais le verbe « arracher » et « saigner » expriment la violence du départ.

Me voici ! de nouveau je t'appartiens. Je ne voulais qu'oublier le vent et la mer. J'ai parlé en songe... Que t'ai-je dit ?

« *qu'oublier le vent et la mer* » c'est oublier le réel assourdissant qui éloigne de soi, de ses origines

Ne le crois pas ! Je t'ai parlé sans doute d'un pays de merveilles, où la saveur de l'air enivre ?... Ne le crois pas ! N'y va pas : tu le chercherais en vain.

Ce pays transfiguré par le pouvoir de l'imaginaire existe-t-il vraiment ? est-il accessible à qui n'a pas la même conscience nostalgique ? Au fond ce paradis n'est-il pas inaccessible à tout autre ? La négative « *Ne le crois pas !* » reprise 2 fois et une 3ème négation toutes à la forme impérative « *N'y va pas* » + la négation lexicale « *en vain* » , , insiste sur cette impossibilité.

L'imaginaire de Colette se construit sur l'utopie

Tu ne verrais qu'une campagne un peu triste, qu'assombrissent les forêts, un village paisible et pauvre, une vallée humide, une montagne bleuâtre et nue qui ne nourrit pas même les chèvres.

Les termes censés représenter la réalité de ce pays « *un peu triste* » ; « *assombrissent* » « *pauvre* », « *humide* » « *bleuâtre et nue* » sont tous des termes dépréciatifs. La relative « **qui ne nourrit pas même les chèvres** » insiste sur cette pauvreté qui s'oppose au foisonnement suggéré dans la rêverie : « *chevelure embaumée de forêts.* », « *la fraise et la rose !* » « *s'y épanouisse au soleil* » « *l'herbe profonde* » « *vert délicieux et apaisant* » ...

La célébration du monde semble donc impliquer l'idéalisation, la sacralisation et la narratrice reconnaît elle-même que cet espace a été magnifié, transfiguré par la conscience nostalgique.

Conclusion

Gaston Bachelard assurait qu'il « *faut embellir* » pour restituer. La première partie du texte fonctionne donc comme une rêverie poétique qui sublime le réel.

Et la seconde, nous ramène à une vision bien plus réaliste : Cette rupture paradoxale entre les deux évocations pourrait s'interpréter comme un désir d'authenticité et un refus chez Colette de sombrer dans un lyrisme béat et convenu. Que ce soient les paysages ou les êtres, elle tente toujours de les décrire dans leur ambivalence et fait très bien la part des choses entre utopie et réalité. Mais cela n'enlève rien à la force évocatrice du pays de l'enfance qui est le socle à partir duquel elle se construit. Comme Proust Colette veut transformer « le transitoire en éternel »